

## PROLOGUE

*France, zone occupée*

*16 juillet 1942*

Les quatre membres de la famille étaient à la maison quand ils débarquèrent.

Monsieur et Madame Silbermann, Abel et Vidette, se reposaient au salon après le repas frugal, mais succulent, que leur avait préparé Éliane, la gouvernante. Chacun était confortablement installé dans son fauteuil Louis XV. Vidette était plongée dans l'un de ses chers romans d'amour, son moyen d'évasion préféré. Abel, la mine soucieuse, parcourait un article du journal collaborationniste *Le Temps* qui traitait de sujets autrement plus graves. La situation de la France empirait. Il y avait maintenant plus de deux ans que le rouleau compresseur de la Wehrmacht avait envahi le pays sans quasiment rencontrer de résistance, et chaque jour semblait apporter son nouveau lot d'horreurs.

Assise au piano, baignée par le chaud soleil qui entrait à flots par les deux portes-fenêtres, leur fille de dix-sept ans, Miriam, travaillait un passage en arpèges à la main droite, extrêmement ardu. De temps en temps, elle s'interrompait pour consulter les notes manuscrites dont certaines se voyaient à peine sur le papier jauni.

Miriam avait un joli toucher au piano, mais son instrument de prédilection était le violon, pour lequel elle faisait preuve d'un don exceptionnel. Le véritable pianiste de la famille, c'était son petit frère de douze ans, Gabriel, dont la virtuosité surpassait celle de ses professeurs, y compris celle de son père. Durant plus de vingt ans, Abel avait été un enseignant respecté du Conservatoire de Paris, jusqu'à ce que son directeur, Henri Rabaud, ne décide d'aider le régime nazi à « nettoyer » la vénérable institution de certains de ses employés, et ce, en vertu de la première loi sur le statut des Juifs entrée en vigueur en 1940.

Depuis la perte de son poste, Abel Silbermann faisait bouillir la marmite en donnant des cours particuliers. Les choses n'étaient plus ce qu'elles étaient, mais il s'accrochait à l'idée que la fortune familiale, bien qu'allant en s'amenuisant, leur permettrait de surmonter cette période difficile. Abel s'enorgueillissait également d'une splendide collection d'instruments historiques, certains hérités de son père, d'autres dénichés au fil des ans dans des ventes aux enchères spécialisées en France, en Suisse et en Allemagne – mais cela, c'était avant la guerre, bien entendu. La mort dans l'âme, Abel avait déjà dû se séparer d'un violoncelle Stradivarius de 1698, l'une de ses plus belles pièces, afin de renflouer ses comptes. Serait-il amené un jour à vendre tous ses précieux instruments ? C'était pour lui un motif récurrent d'inquiétude.

Hélas, un sort bien pire guettait Abel Silbermann. Il l'ignorait encore, mais le mal était pratiquement à sa porte.

— *Merde, c'est dur*<sup>1</sup>, marmonna Miriam qui s'échinait sur les difficultés de sa partition.

---

1 En français dans le texte (NdT).

Ses doigts avaient du mal à trouver les touches. Gabriel, lui, jouait ce morceau avec aisance. Mais c'était Gabriel.

Sa mère, tirée de sa lecture, sursauta :

— Miriam, surveille ton vocabulaire !

Abel, lui, s'autorisa un sourire derrière son journal.

— Père, puis-je noter quelques doigtés au crayon à papier ? demanda Miriam. Je n'appuierai pas avec la mine, c'est promis, afin qu'on puisse les gommer.

Le sourire d'Abel s'envola.

— Tu as perdu l'esprit, ma fille ! Il s'agit d'un manuscrit original, signé du compositeur en personne. As-tu la moindre idée de sa valeur ?

Miriam rougit, consciente de sa sottise.

— Veuillez m'excuser, Père. J'ai parlé sans réfléchir.

— Cette partition ne devrait même pas sortir de sa boîte, et encore moins être profanée par des annotations au crayon ! Tu diras à ton frère de la remettre là où il l'a trouvée. Et qu'elle y reste, à l'avenir ! Ces choses-là sont précieuses. Ce manuscrit plus que toute autre.

— Gabriel en est bien conscient, Père. Il l'appelle le trésor de notre famille.

— C'est tout à fait vrai, répondit Abel, radouci. Où est-il, à ce propos ?

— Encore dans son cagibi, je pense.

Depuis l'invasion nazie, Gabriel n'avait pas la vie facile, à l'école. Il détestait devoir porter l'étoile jaune, obligatoire dès qu'il sortait de la maison. Certains enfants le molestaient et lui lançaient des insultes anti-sémites. À force, il s'était réfugié dans la solitude et, lorsqu'il ne travaillait pas ses gammes et ses partitions, il aimait s'isoler pour étudier sa musique. Son « cagibi », c'était l'espace étroit du vide sanitaire, un dédale de recoins et de renforcements qui courait derrière les murs

lambrissés de la vaste demeure, reliant les nombreuses pièces selon un plan connu de Gabriel seul. On le surprénait parfois en train d'épier la famille à travers l'un des œilletons qu'il s'était ménagés dans le mur, ce qui ne manquait pas de déclencher des protestations : « Gabriel, quand vas-tu donc cesser tes sottises ! » Il réapparaisait quelques instants après, comme par magie, désarmant tout le monde par son rire d'enfant. D'autres fois, il pouvait rester caché pendant des heures, sans qu'on ait la moindre idée de l'endroit où il se trouvait. Un vrai rat d'égout, plaisantait toujours son père. Puis, les Silbermann avaient eu vent d'effroyables récits en provenance d'Ukraine, de Pologne, de partout. Des Juifs qui se terraient sous les parquets et dans les égouts pour ne pas être déportés dans des camps de travaux forcés, voire pire. Abel n'avait plus jamais évoqué les rats d'égout.

— Si seulement il pouvait sortir de là... soupira Vidette. Il passe trop de temps caché dans ces murs.

— S'il est heureux ainsi, objecta Miriam en haussant les épaules, quel mal y a-t-il à cela ? Nous avons tous besoin d'un peu de bonheur dans ce monde horrible et cruel.

Vidette posa son livre sur ses genoux et se lança dans l'une de ses sempiternelles diatribes qui commençaient en général par : « De mon temps, les enfants n'auraient jamais été autorisés à faire ceci ou cela. » Comme d'habitude, Miriam laissa sa mère délivrer son petit sermon sans l'écouter. Elle se leva du tabouret de piano et alla prendre le violon qui reposait sur son support. L'archet se mit à glisser sur les cordes avec fluidité et les notes du manuscrit de Bach s'élevèrent dans le salon.

Au même moment, des grondements de moteur vinrent troubler la ligne mélodieuse. Il y eut des grincements de

freins, des crissements de pneus sur le gravier de l'allée, des claquements de portières. Des voix fortes et de lourds bruits de bottes.

Miriam s'arrêta de jouer et regarda son père avec de grands yeux. Abel jeta son journal et se leva de son fauteuil tandis qu'on tambourinait violemment à la porte. Le vacarme résonna dans toute la maison. Vidette était tétanisée dans son fauteuil. Miriam fut la première à formuler ce qu'ils avaient tous déjà compris.

— *Les Boches*. Ils sont là.

À cet instant, les bribes d'optimisme auxquelles Abel Silbermann avait tenté de se raccrocher jusque-là, ses prières pour que ce jour n'arrive jamais, pour que tout s'arrange, tout cela fut balayé net.

Vue de la fenêtre, la colonne poussiéreuse de véhicules semblait emplir la cour de devant tout entière. La noire Mercedes décapotable de l'état-major était flanquée de deux motocyclistes. Derrière eux, trois sidecars de la Wehrmacht, encore plus lourdement armés, deux Kübelwagen et un camion de transport. Des soldats se déversèrent des deux côtés du camion, fusil à la main, tandis qu'Abel se précipitait vers la porte d'entrée. Il prit une profonde inspiration et l'ouvrit.

*Tout n'est pas perdu. Tu peux encore les dissuader de faire ça.*

L'officier responsable descendit de la Mercedes. Il était grand et mince, avec un visage sévère, aux contours acérés, comme un oiseau de proie. À son cou, il arborait la Croix de fer, et une autre sur la poitrine. Le double éclair, sigle redouté des Waffen-SS, ornait le côté droit du col de son uniforme ; sur sa casquette brillait une tête de mort en argent, insigne des sinistres unités *Totenkopf*. La seule vue de ces emblèmes suffisait à inspirer la terreur.

— Herr Silbermann ? Obersturmbannführer SS Horst Krebs. Vous savez ce qui m'amène ici, n'est-ce pas ?

Abel voulut répondre, mais sa gorge n'émit qu'un croassement étouffé. Et lorsque Krebs sortit un document de sa poche, ses oreilles s'emplirent d'un sifflement suraigu. Ce papier, c'était une longue liste de noms. Le cauchemar devenait réalité. Certaines familles juives avaient fui avant les supposées purges. Abel, en refusant de croire que de telles abominations pourraient se produire dans sa chère France, avait commis la pire erreur de sa vie, il le comprenait à présent avec un frisson d'horreur.

— Vous résidez ici avec votre épouse, Vidette Silbermann, et vos enfants Gabriel et Miriam Silbermann, c'est correct ? J'ai là l'ordre concernant votre transfert immédiat vers le camp de Drancy. À la moindre opposition de votre part, mes hommes n'hésiteront pas à tirer. Compris ?

Drancy était un camp de transit situé à dix kilomètres de Paris ; les Allemands s'en servaient de centre de détention temporaire pour les Juifs attendant leur déportation vers les camps de la mort. Abel avait également eu vent de ces rumeurs, mais là encore, il avait refusé d'y croire. Maintenant, il était trop tard. De toute façon, à quoi bon tenter de s'échapper ? Tous les fugitifs seraient repris bien avant d'atteindre la frontière suisse.

— Emmenez-moi. Ma vie m'importe peu. Mais je vous en prie, épargnez ma famille.

— De grâce... Pensez-vous que c'est la première fois que j'entends cela ?

Krebs bouscula Abel et pénétra à grands pas dans la maison. Ses soldats se massèrent autour de l'entrée. Abel se retrouva face au canon de leurs fusils. Sa douillette maison familiale était tout à coup envahie par la

présence incongrue et agressive des militaires, le hall raffiné résonnait du claquement de leurs bottes sur les parquets, s'emplissait de l'odeur de leur uniforme grossier, mêlée à des relents de cirage et d'huile pour armes à feu. L'Obersturmbannführer se tourna vers son second et lança d'un ton sec :

— Capitaine Jundt, emparez-vous de tous les individus dont le nom figure sur la liste et rassemblez-les dans l'entrée. Faites vite !

Le capitaine fit claquer ses talons.

— *Jawohl, mein Obersturmbannführer !*

Jundt relayait l'ordre de son supérieur et des soldats se ruèrent dans le salon pour s'emparer de Miriam et de sa mère, muette d'horreur, qu'ils durent traîner jusque dans l'entrée, pratiquement évanouie. Tandis que ses hommes exécutaient ses instructions, Horst Krebs déambulait au pied de l'escalier et regardait autour de lui, appréciant le bon goût des Silbermann. Krebs ne se considérait pas comme un barbare, contrairement à certains de ses pairs. Issu de la noblesse prussienne, l'homme parlait plusieurs langues et, avant la guerre, avait publié trois volumes de poésie sous son nom. Hasard des circonstances, il avait étudié au Conservatoire de musique de Halle, celui-là même qu'avait fondé le père de Reinhard Heydrich, le chef SS assassiné le mois précédent par la résistance tchèque. Les représailles avaient été terribles et se poursuivaient encore. Krebs, pour sa part, avait bien l'intention d'exercer sa mission en France avec un zèle égal à celui d'Heydrich.

Avisant le piano à l'autre bout du salon, près des portes-fenêtres, Krebs alla le voir de plus près. C'était un instrument de toute beauté, un Pleyel. Son œil averti de musi-

cion le parcourut. Admirable... Peut-être le ramènerait-il en Allemagne, comme prise de guerre.

Puis, le regard de Krebs se fixa sur le manuscrit posé sur le pupitre du piano. Il haussa un sourcil. Le prit de sa main gantée de noir et l'examina avec attention.

Derrière lui, le hall résonnait des cris de Madame Silbermann et des supplications de son mari tandis que les soldats les forçaient à s'aligner à la pointe du fusil. Le capitaine Jundt hurlait : « *Wo ist das Gör ?* Où est le gamin ? » Il exigeait qu'on lui indique où se trouvait le jeune Gabriel dont le nom figurait sur la liste. D'autres hommes furent déployés pour fouiller le reste de la maison. Des bottes gravirent lourdement l'escalier, ébranlèrent les parquets à l'étagage...

Krebs, lui, n'entendait plus rien. Son attention était entièrement monopolisée par le manuscrit qu'il étudiait avec fascination. Le papier jauni par le temps. L'autographe en première page. Se pouvait-il que ce soit un original ? C'était incroyable.

Le manipulant avec autant de soin que s'il s'était agi d'un papyrus susceptible de s'effriter au moindre contact, Krebs replaça le précieux manuscrit sur le pupitre, écarta les pans de son long manteau et s'assit au piano. Les six bémols à la clé indiquaient une pièce en sol bémol majeur, une tonalité particulièrement difficile. Il ôta ses gants et déchiffra les deux premières mesures.

Stupéfiant. Si ce manuscrit était authentique, il le voulait pour lui.

Quoique, tout bien réfléchi, il y avait même moyen d'en faire un meilleur usage. Krebs et le défunt Heydrich n'étaient pas les seuls nazis de haut rang à être passionnés de grande musique. C'était l'occasion rêvée pour se faire bien voir au plus haut niveau de la hiérarchie.

— *Entschuldigung, mein Obersturmbannführer...*

La voix de son second interrompit le cours de ses pensées.

— Qu'y a-t-il, Jundt ?

— Nous n'avons pas trouvé le garçon. On a fouillé toutes les pièces, mais il n'est nulle part.

— Comment ça, vous ne l'avez pas trouvé ? Comment est-ce possible ?

Krebs était plus irrité par l'intervention intempes-  
tive de son subalterne que par le fait que le gamin soit introuvable.

— Il doit se cacher quelque part.

— Les parents et la sœur refusent de nous dire où il peut être, *mein Obersturmbannführer*.

— Ah oui ? C'est ce qu'on va voir.

Krebs se leva du tabouret de piano et se dirigea d'un pas martial vers le hall. Ce genre de situation exigeait une autorité que ne possédaient pas les semblables de Jundt. Krebs sortit son automatique de service de son holster à rabat.

Alors qu'il atteignait le hall envahi de soldats, un bruit soudain le fit se retourner vers le salon. Surprise. Surgi de nulle part, un jeune garçon filait vers le piano.

Jundt s'écria : « C'est lui ! » comme si son commandant était aveugle.

Miriam Silbermann hurla :

— Gabriel !

Krebs comprit que le gamin, caché derrière les lambris, avait dû le voir se mettre au piano.

D'un geste farouche, le jeune garçon s'empara du manuscrit resté sur le pupitre.

— Saletés de Boches, jamais vous n'aurez notre trésor de famille !

Sa sœur aînée cria :  
— Va-t'en, Gabriel !

Un soldat la fit taire d'un violent coup de crosse.

Gabriel se mit à courir, le précieux manuscrit serré contre son cœur, comme si aucune force au monde ne pouvait le lui faire lâcher. Il franchit la porte-fenêtre et traversa la pelouse en direction de la clôture au fond du jardin.

Krebs le regarda s'enfuir. Puis, calmement, sans se presser, il s'avança vers la porte-fenêtre. Fit un pas dehors, savourant la chaleur du soleil sur son visage.

Le gamin courait vite. Si Krebs le laissait faire, en un rien de temps il serait à la clôture et se fondrait parmi les arbres. Peut-être faudrait-il alors organiser une battue dans la campagne environnante qui mobiliserait une unité entière de Waffen-SS, tout cela pour retrouver ce petit morveux. Krebs leva son pistolet et visa soigneusement le dos de l'enfant qui continuait de courir. Les chances de faire mouche étaient minces, mais Krebs était un tireur d'élite.

Le claquement de la détonation retentit dans tout le jardin. Dans la maison, Vidette Silbermann hurla de désespoir.

Le garçon tituba, fit encore deux pas mal assurés avant de s'effondrer de tout son long, inanimé.

Des cris s'élevèrent à nouveau de la maison, une fois encore coupés net par les soldats. L'Obersturmbannführer marcha jusqu'au corps sans vie de Gabriel Silbermann et du bout de sa botte lustrée, il le retourna. Un filet de sang dégouлина des lèvres de l'enfant. Il serrait encore le manuscrit comme si, jusque dans la mort, il se refusait à le lui céder.

Krebs se pencha et retira le précieux document des petits doigts. Du sang avait coulé sur la première page,

constata-t-il avec écœurement. Peu lui importait que ce soit celui de l'enfant innocent qu'il venait d'abattre. Cette tache, à ses yeux, c'était comme un accroc sur une toile de maître. Cette partition qui avait traversé les siècles... tout ça pour finir souillée de manière indélébile par le sang d'un sale Juif. Répugnant ! Krebs glissa avec précaution le manuscrit à l'intérieur de son manteau afin de le préserver de tout autre dommage. Puis, il retourna vers la maison. Sa mission n'était pas encore terminée, mais d'ores et déjà cette journée qui s'annonçait au départ comme les autres resterait pour lui un jour à marquer d'une pierre blanche.

Très vite, les autres membres de la famille Silbermann allaient être emmenés vers leur nouvelle résidence temporaire, au camp d'internement de Drancy, en même temps que mille trois cents autres Juifs raflés par les troupes nazies et la police française dans le cadre de l'opération *Vent printanier*. Peu après, Abel, Vidette et Miriam se retrouveraient entassés dans le train qui les conduirait vers leur terrible destin.

Seul l'un d'eux devait en revenir un jour.

*Oxfordshire**Bien des années plus tard*

Le domaine s'étendait sur une douzaine d'hectares, soit à peine une fraction des terres qui l'avaient composé jadis, au temps de sa splendeur. Toutefois, il restait assez vaste pour couper du monde la grande demeure, en l'isolant des cottages voisins et du village tout proche de Wychstone. Un mur de pierre haut de trois mètres, bâti à l'époque par toute une armée d'ouvriers, ceignait la propriété sur tout son périmètre. Son portail en fer forgé était imposant. De style gothique, tout hérissé de pointes dorées, il était flanqué d'énormes piliers recouverts de lierre et surmontés de créatures héraldiques qui gardaient l'entrée du domaine depuis 1759. Symboles de la vieille Angleterre, elles étaient juste assez érodées et moussues pour conférer une impression de grandeur à l'ensemble sans avoir l'air décrépît.

Le lierre des piliers dissimulait un boîtier électronique noir commandant le mécanisme d'ouverture et de fermeture du portail, ainsi qu'un petit interphone par lequel devaient s'annoncer les visiteurs avant de pouvoir pénétrer à l'intérieur de la propriété ; le reste du temps, les grilles en interdisaient l'accès. Le mur d'enceinte était

lui-même hérissé sur toute sa longueur de tessons de bouteille scellés dans la pierre, afin de décourager les visiteurs importuns. En théorie, un tel dispositif aurait dû être signalé par un panneau, mais le propriétaire des lieux se souciait peu de la législation et de sa responsabilité civile lorsqu'il s'agissait de protéger son intimité d'éventuels cambrioleurs, vandales et autres indésirables.

Le portail franchi, on remontait une longue allée sinueuse, bordée de vénérables chênes, qui menait à des pelouses parfaitement entretenues, puis à des jardins à la française et enfin, à la demeure elle-même. Rares étaient ceux qui n'étaient pas impressionnés par les proportions et la majesté de l'un des plus nobles manoirs de la région. La bâtisse s'élevait sur quatre étages, abritait plus de trente chambres à coucher et bien plus de salles de réception que nécessaire à quelque époque que ce fût. Ses multiples toits à pignons offraient tous les angles d'inclinaison possibles. Le lierre rouge et vert qui tapissait la façade était parfaitement taillé autour des dizaines et des dizaines de fenêtres à petits carreaux sertis de plomb. Des bouquets de cheminées pointaient tels des missiles vers le ciel bleu de l'Oxfordshire, fournissant un perchoir aux corbeaux qui décrivaient des cercles en croassant dans le silence paisible. Tout en bas, sur l'océan de gravier d'ornement entourant la demeure, s'alignaient des rangées d'Aston Martin, de Bentley et de Porsche ancien modèle – rien d'aussi vulgaire qu'une Ferrari.

L'endroit aurait pu être la résidence d'une personne richissime, d'un marquis, d'un vicomte ou encore de l'héritier d'une dynastie de commerçants victoriens continuant de jouir des fruits de l'empire familial. Une ancienne fortune... Ou un nouveau riche, au contraire : un multimillionnaire de l'internet ou un petit génie de

l'informatique qui aurait touché le jackpot en concevant un logiciel ou une application à succès. En tout cas, l'un comme l'autre n'aurait pu faire l'économie de domestiques à demeure pour maintenir les lieux en état. Au minimum un majordome, voire deux, en plus du contingent requis d'employés de maison, de cuisinières et de jardiniers.

Sinon, le manoir aurait pu être ouvert au public et se visiter comme galerie, musée ou site de patrimoine des bâtiments historiques. En saison, il aurait accueilli des foules de touristes dans son enfilade de salles grandioses.

Mais ce n'était rien de tout cela. En fait, l'immense bâtisse était un local commercial. Une entreprise en activité, fournissant tout un éventail de prestations à ses clients. Au-dessus de la grande entrée brillait une plaque en cuivre jaune : CLUB ATREUS, pouvait-on lire en grosses lettres gothiques. Le club tenait son nom d'un roi de la Grèce antique, père d'Agamemnon et de Ménélas, même s'il ne fallait y voir aucun lien avec la nature et le but de l'établissement. Nature et but qui n'étaient eux-mêmes connus que de quelques initiés.

L'Atreus était un club strictement privé, d'où le portail électronique et les murs hérissés de tessons de bouteille. Strictement réservé aux adhérents. En outre, le montant de la cotisation était très élevé ; seuls certains individus triés sur le volet pouvaient postuler au statut de membre et jouir ainsi de ce havre aussi exclusif que discret.

Et ce n'était guère étonnant vu les activités auxquelles ces distingués notables s'adonnaient en ses murs.

Derrière une haute fenêtre à balcon, au troisième étage, l'une de ces activités était justement en cours. La pièce était vaste, sa décoration spartiate. Dans le temps, c'était une chambre et elle pouvait encore remplir cet office, au

besoin. Aujourd'hui, néanmoins, elle servait de cadre à tout autre chose. Au milieu trônait un antique pupitre d'écolier en bois, le genre à abattant avec un trou pour l'encrier. Il faisait face à un imposant bureau de professeur derrière lequel était disposé un tableau noir, tout aussi désuet avec sa craie et son chiffon à effacer. Il était entièrement couvert de lignes griffonnées d'une écriture penchée : « Je ne dois pas être un vilain garçon ; Je ne dois pas être un vilain garçon... »

À l'autre bout de la chambre, éclairé par une haute fenêtre, se dressait un portique composé de deux robustes montants traversés par une barre en acier à deux mètres de hauteur. À cette barre était suspendu l'un des deux occupants de la pièce, les bras attachés au-dessus de la tête par des menottes et des chaînes en caoutchouc. Sans ses chaussettes, il aurait été entièrement nu. C'était un homme grand, légèrement voûté, les cheveux gris, la petite soixantaine et pas au mieux de sa condition physique. Ses fesses pincées étaient quelque peu flétries et très blanches, entre les zébrures rouges que lui infligeait sa partenaire depuis quelques minutes.

Blonde, séduisante dans le genre slave et sévère, elle affichait au bas mot quarante ans de moins que son client. Mais elle n'était pas nue, pas encore, ainsi que le stipulait le scénario qu'elle devait suivre à la lettre. Cela faisait partie des coûteuses prestations du Club Atreus. Or ce client avait des exigences bien précises, des consignes qu'il renouvelait à chacune de ses fréquentes visites : la fille devait porter la toque de remise de diplôme et le court habit noir des étudiants de première année de l'université d'Oxford. Articles obtenus, comme il se devait, auprès des fournisseurs officiels de l'université, Shepherd and Woodward, sur le High, surnom de l'artère principale

de la ville. À grands frais. Hormis l'habit universitaire, les bas résille, les jarretelles et le porte-jarretelles noirs, la fille ne portait rien. Toujours selon les instructions du client. L'instrument de torture était une souple badine en osier, du genre dont se servaient autrefois les maîtres d'école pour infliger des châtimens corporels aux élèves désobéissans. Pourtant, ce client-là n'avait jamais tâté de la baguette à l'école. Il avait toujours été un élève modèle, promis aux lauriers universitaires.

— Tu as eu ta dose, espèce de méchant, *méchant* professeur ? s'enquit la blonde, un sourire coquin étirant ses lèvres rouges.

« Professeur », c'est ainsi qu'elle devait l'appeler dans leur jeu de rôles érotique. Son accent d'Europe de l'Est avait le don de le rendre fou.

— Non ! Encore ! Aïe !

Son cri de douleur et de plaisir mêlés fut couvert par le sifflement de la canne en osier qui fendit l'air et s'abat-  
tit dans un claquement sec sur son derrière blafard, y imprimant une énième marque violacée. Le pompon de la toque accompagnait le mouvement de la fille.

— Encore ! Plus fort !

Woosh. *Clac !*

Cela pouvait durer un certain temps. Ce que savait pertinemment la blonde, puisque c'était elle que ce client choisissait toujours. Elle maîtrisait la technique bien mieux que les autres. Quelque chose dans le poignet... C'était comme un don, chez elle. Elle se faisait appeler Angélique, mais bien entendu, c'était un nom d'emprunt.

Ce client ignorait également que la séance très spéciale dont il jouissait à cet instant était en réalité tout sauf intime.

Le grand et vénérable chêne qui se dressait sur la pelouse offrait en effet un poste d'observation idéal : suffisamment proche du manoir pour mater, mais suffisamment éloigné pour ne pas se faire repérer depuis les fenêtres. En outre, on pouvait y accéder sans trop de difficulté en se faufilant de la haie aux buissons. Parfait pour l'homme perché dans ses branches. Le plus délicat avait été de passer par-dessus le mur sans dommage. Le reste, c'était facile. Amusant, presque. L'homme avait une vue imprenable sur la fenêtre qui l'intéressait et, à cette distance, son téléobjectif était capable de produire des gros plans d'une netteté impeccable.

La fille ne l'intéressait pas tant que cela. Le client, en revanche, c'était une autre affaire. Encore quelques clichés et il redescendrait discrètement de son perchoir, rebroussement chemin, repasserait par-dessus le mur et rejoindrait son véhicule.

L'homme s'autorisa un sourire en voyant la blonde prendre son élan pour fouetter une fois de plus le vieux pervers. Il entendait presque le claquement sec de la badine d'osier sur la chair tendre, flasque et blanche. Dans le cadre du viseur, le client avait les yeux révulsés, la bouche ouverte en un soupir d'extase.

L'obturateur se déclencha encore une fois.

Un cliché parfait.

Quelqu'un allait être content.